



## Quechuas du Pérou

C'est pas le Pérou ! S'exclamaient l'autre, ne croyant pas si bien dire.

Car rien n'égale le Pérou... En arrivant d'Equateur, pays aux dimensions modestes et à l'apparence tranquille (tout est relatif, mais après un an en Amérique latine, tout pays dans lequel on s'entend parler est un pays tranquille), le voyageur fait immédiatement la différence avec son agité et gigantesque voisin qu'est le Pérou, rien qu'en passant la frontière. Un pont avec, d'un côté, le calme d'un petit matin équatorien, de l'autre, les pétarades agacées des motos s'agitant sous les toiles de fils électriques péruviens. David se sent tout de suite comme un poisson dans l'eau : en moins de temps qu'il ne faut en général pour marchander un prix correct, nous voilà assis dans un de ces véhicules qui ne sont rien d'autre que des répliques « luxueuses » des rickshaws indiens !

A partir de cet instant, nous devenons les amis de tous les Péruviens, de 3 à 93 ans. Amigo par-ci, Amiga par là, Achète mon poncho !, Mange dans mon restaurant !, Couche dans mon hôtel !, « Prends-moi en photo ou encore Sauve ton âme de pécheresse en achetant mon eau bénite ! Aussi curieux que cela puisse paraître,

beaucoup de choses sont à vendre au Pérou, ou à acheter, selon le côté du mur ou l'on se trouve et le nombre de dollars que l'on a en poche.

Depuis bien longtemps, le Pérou auquel on fait allusion dans l'énigmatique expression française : « C'est le Pérou » est une jolie illusion que l'on aime entretenir dans l'imaginaire occidental alors qu'elle n'a rien à voir

richesses enfouis dans les pierres et les murs de pisé de ses civilisations passées loin de se résumer aux seuls Incas.

En arrivant par le Nord, nous flirtons avec le désert flou et immense de la côte, ponctué d'oasis artificielles, certaines plantées de rizières et de bananiers, d'autres de maisons de pisé et de ciment peinturluré destiné à dissimuler la pauvreté grise et



majestueux murs de Sacsayhuaman

avec notre bonne vieille réalité. Le Pérou fut en effet riche il y a longtemps, bien avant l'arrivée de Pizarro et compagnie qui pillèrent tout ce qu'ils purent en cette terre magnifique pour nourrir les coffres vides des couronnes européennes.

Malgré tout ce qu'on lui a volé en toute impunité, le Pérou a conservé bon nombre de ses mystères et de ses

poussièreuse des lieux. Cependant, alors qu'on ne s'y attend plus, Trujillo, cygne lumineux parmi les vilains petits canards, nous ouvre sa beauté urbaine, opposant à l'œil du touriste hésitant la classe de son centre colonial aux milles couleurs, à la simplicité monochrome de ses sites archéologiques tels que les temples Moche et la fabuleuse cite Chimu

de Chan Chan, entièrement construite en pise tout au long de ses 28 km<sup>2</sup> (la plus grande de ce genre au monde).

Du bas de l'échelle où nous nous trouvons, nous ne pouvons que prendre de la hauteur : mais qui dit monter dit presque automatiquement descendre. Et ces fluctuations d'altitude ne sont pas de tout repos, même en étant assis plus ou moins confortablement dans un bus. Notre premier voyage depuis la côte se fait en direction des Apus (montagnes sacrées) de la Cordillère Blanche, par le Canon del Pato (canyon du Canard, un nom qui s'explique peut-être par la vola-

gnol mais castillan) tout en apprenant quelques coutumes locales consistant à cracher par terre tout ce que l'on ne veut plus garder dans sa bouche, restes de nourriture et autre. Nous sommes enfin arrivés à Huaraz, petite capitale de la Cordillère Blanche située à 3080 mètres d'altitude. J'en ai des bouchons aux oreilles pendant quelques heures avant de pouvoir profiter pleinement de l'air et des secrets des montagnes : tout juste le temps de découvrir la cité de Chavin, capitale de l'une des civilisations pré-Incas (civilisation Chavin, entre 1000 av. JC et 200 av. JC) les plus influentes de ce qui est aujourd'hui le Pérou. Après les visites de Chan Chan (culture Chimu, 900 à 1470 ap. JC) et des temples Moche (culture Moche ou Mochica, 200 av. JC à 600 ap. JC), cette approche de la culture Chavin nous permet d'aborder la civilisation inca avec une meilleure compréhension : les Incas furent les dignes héritiers de leurs ancêtres et des autres cultures qui les ont précédés, utilisant les savoirs individuels et collectifs pour bâtir un royaume puissant et stable : le Tahuantinsuyu

(Royaume des quatre coins) qui, à son apogée, s'étendait du sud de la Colombie actuelle à Santiago du Chili, reposant sur des liens de réciprocité entre les sujets et leurs gouvernants. Huaraz me laisse cependant le souvenir d'une nuit agitée suite à un excès de coca Sour, cocktail à base d'alcool de feuilles de coca distillées par Patrick, un enfant de l'Hexagone devenu crépier au Pérou après des années de vadrouille et exerçant accessoirement la philanthropie, surtout avec ses lointains compatriotes : nous en faisons les frais !

Trois jours à peine après notre départ d'Equateur, nous décou-

vrons ainsi la culture de la feuille de coca dont le commerce est autorisé au Pérou, ce qui n'est pas le cas chez son petit voisin du nord. Cependant, la feuille sacrée, comme l'appellent ceux qui la vénèrent depuis des millénaires, a plus d'influence dans la région andine où elle est une question de santé publique : bourrée de vitamines et de protéines, la coca aide à surmonter le manque d'oxygène dû à l'altitude tout en amenuisant les effets de la fatigue et la sensation de faim. La consommation de la coca s'intègre dans une réalité que les occidentaux sont loin de connaître : le travail manuel intensif dans des conditions climatiques et géographiques difficiles.

Pour nous rendre au cœur de cette culture andine que nous avons tant envie de découvrir, nous choisissons d'éviter les sentiers battus en refusant la facilité des voyages en bus tout confort sur les larges routes péruviennes reliant les sites les plus touristiques du pays : nous préférons tenter un petit détour par la ville d'Ayacucho, encore préservée des visiteurs étrangers à cause de sa triste histoire. C'est là-bas qu'est né, à la fin des années 70, le Sentier Lumineux, à l'origine mouvement dissident du Parti communiste péruvien qui avait pour objectif de combattre la pauvreté et les inégalités de la société péruvienne. Les senderistes ont, au début du mouvement, redistribué des terres aux paysans autour d'Ayacucho, bénéficiant ainsi de l'appui de la population. Mais l'envoi de l'armée par le gouvernement en 1983 a divisé l'opinion : pour faire parler ou punir la population qui refusait soit disant de les aider à capturer les révolutionnaires cachés dans les montagnes, les militaires ont entrepris une série de rafles. Pris entre deux feux, les paysans sont devenus les cibles et de l'armée et du Sentier. Cette guerre sale, dont on parle encore très peu (un charnier de « disparus » a été retrouvé il y a



Des patates, encore des patates!

tilité de son sol et le caractère très aérien de sa route). En revanche, les passagers qui partagent notre petit bus (celui-ci largement moins que plus confortable) ont pour le moins un comportement très terrestre voire terre-à-terre, coupant court à la magie et à la poésie des lieux qui, par longs moments, nous rappellent la beauté inaccessible du Zanskar. En sortant de l'engin sept heures plus tard, nous avons entendu toutes sortes de grossièretés, perfectionnant ainsi notre argot castillano (nous avons fini par comprendre que les latino-américains ne parlent pas espa-



trois ans dans la caserne militaire proche d'Ayacucho) a fait 30000 victimes entre 1980 et 1997. Au musée des victimes d'Ayacucho, se sont les enfants des hommes et des femmes assassinés qui guident les quelques visiteurs et vendent un peu d'artisanat fabriqué par des mères et des veuves de victimes pour acheter de quoi nourrir les milliers d'orphelins.

Nous rendre d'Ayacucho à Cusco nous permet d'expérimenter le voyage bas de

gamme péruvien, pas si terrible que cela si l'on se souvient de quelques trajets mémorables en «chicken bus» guatémaltèques ou nicaraguayens. Non, la seule difficulté de ce voyage en est la longueur : vingt-deux heures non stop, et sans toilettes ! Ce dernier détail est important car il illustre tout à fait le choc des cultures que nous vivons presque chaque jour depuis des mois. En tant que femme, je suis d'abord choquée puis reste finalement admirative devant les petites dames des campagnes qui, étant tous les jours de l'année en jupe, sont capables de faire leurs besoins n'importe où et devant n'importe qui, leurs froufrous aidant à dissimuler l'essentiel. Pas de gymnastique inutile, de courses à travers les épineux ni de recherche désespérée d'un coin de mur ou d'une grosse pierre pendant les arrêts pipi !

Cusco. Magnifique et cruelle. Tout en contrastes malgré ses apparences léchées. Tout en populisme malgré ses façades dorées. Capitale des Incas remodelée par les Espagnols, Cusco est le symbole de la domination d'un peuple par un autre, de la méconnaissance



Marche dans un recoin des Andes

qu'ont les peuples les uns des autres. Les imposants murs précolombiens sont pourtant les bases de la plupart des fondations religieuses et coloniales du centre, et pour cause : les Incas ont su les construire afin qu'ils puissent faire face à la réalité mouvementée du terrain. Les quelques tremblements de terre qui ont eu lieu depuis l'arrivée des Conquistadors ont démontré la faiblesse et l'ignorance de ces derniers en matière de construction ! Marcher dans Cusco, c'est piétiner des siècles d'histoire sans jamais vraiment savoir dans lequel on vit. Les voitures frôlent sans s'en soucier les paysans chargés d'énormes balluchons de pommes de terre descendus en ville pour faire leur marché, les mamitas, assises sur les trottoirs, vendent chaque soir leur cargaison d'herbe fraîche destinée à nourrir les cochons d'Inde, mets très apprécié dans la culture Quechua, tandis qu'hommes et femmes d'affaires sortent de leur travail, téléphone portable à l'oreille, montre dans l'œil. Les larges murs de la ville n'ont pas assez de pierres contre lesquelles peuvent s'adosser les rebus de la

société, mendiant leur pain aux touristes trop occupés à lécher les vitrines. Il y a à Cusco cette contradiction propre aux lieux touristiques : se côtoient sans se voir des étrangers venus visiter des ruines et des locaux ignorés de la plupart des circuits.

Pourtant, si la richesse du Pérou se trouve en partie dans ses témoignages du passé, ce sont aussi ses habitants actuels, héritiers d'une histoire complexe, qui font et qui sont le Pérou. Grâce à Ricardo, passionné par son pays et son peuple, nous réussissons, en deux temps trois mouvements, à organiser de façon un peu originale notre voyage au cœur de la culture Quechua andine, héritière de la civilisation Inca.

Et quelle plus belle approche d'un milieu que la marche à pied ? Chinchero, Huchui qosqo, Pucamarca, Patabamba, Pisac, la vallée sacrée, Sacsayhuaman, Lares, Huacahuasi, Huilloc, l'Ausangate, autant de cultures, de vêtements, d'accents et de nuances que de noms. Guides par Faustino, Sinon ou Pedro, accompagnés par un cheval ou quelques lamas pour porter nos sacs, hé-

Les petites dames des campagnes qui, étant tous les jours de l'année en jupe, sont capables de faire leurs besoins n'importe où et devant n'importe qui.

bergés chez l'habitant ou dormant sous la tente, sous le soleil chaud d'altitude où la neige capricieuse, nous parcourons de petits recoins des Andes situés entre 3500 et 4600 mètres, apprenant à comprendre un peu mieux la vie dans ces hauteurs, caractérisée par la culture de la pomme de terre et l'élevage des camelides depuis plus de 5000 ans. Une culture qui a finalement peu changé pendant ces quelques millénaires, ancrée dans une terre dure mais jusqu'à présent nourricière.



Tu veux ma photo?

Dans la maison de Crisostomo et de sa famille, où nous passons plusieurs jours au rythme de la montagne, la vie est simple mais rude. A notre arrivée au mois d'octobre, nous assistons à la semence des pommes de terre, base de l'alimentation des habitants à cette altitude. Dans la communauté de Huilloc poussent 144 espèces de cette tubercule (sur les 5000 espèces recensées en Amérique du Sud) que nous n'avons bien entendu pas le temps de toutes goûter. Pourtant, nous expérimentons les plus connues et utilisées, en dégustant par exemple la délicieuse soupe aux trois patates de Paulina, la femme de Crisostomo. Ou

encore en nous régaland des pommes de terre cuites à l'eau et servie avec leur peau en apéritif, pour faire patienter les ventres affamés. Chacun épluche avec ses ongles puis laisse les peaux aux cochons d'Inde qui parcourent le sol en terre battue de la cuisine en couinant, les plus téméraires s'aventurant même entre nos pieds pendant les repas. La relation d'interdépendance entre les êtres est nette : ce que les uns ne mangent pas sera dévoré par les autres...

Chaque matin, peu de temps après le lever du soleil vers 5 heures, Paulina fait son entrée dans cette fameuse cuisine où nous passons nos nuits sur un lit aménagé au fond de la pièce tandis que la famille occupe une seconde mesure. Elle traîne derrière elle des branches

ramassées parmi les arbustes devant la maison et commence par allumer un feu dans une sorte de cuisinière de terre cuite avec le bois et des crottes de lamas séchées. La préparation de la soupe pour le petit-déjeuner, épluchage et découpage des pommes de terre compris, dure presque deux heures, pendant lesquelles nous émergeons doucement de nos duvets bien chauds. A 3700 mètres d'altitude, les matins sont frais !

Tout en nous lavant les dents au petit ruisseau descendu tout droit des glaciers d'altitude, nous admirons la beauté majestueuse du Salcantay et de sa tête enneigée qui nous domine

de quelques milliers de mètres. Reina et Victoria (on pourrait penser que Crisostomo a nommé ainsi ses filles en hommage à la Reine Victoria, ce qui est complètement absurde !), 5 et 3 ans, jouent avec notre dentifrice avant de s'engouffrer dans la maison fumante où les attend la soupe enfin prête. De l'extérieur, le toit de paille surplombant les murs de pierres semble en feu, chatouille par la fumée du foyer. Seule la porte d'entrée restée ouverte apporte un peu de lumière à l'intérieur et permet de laisser s'échapper le plus gros de la fumée. Il est très impressionnant pour nous de nous retrouver dans un tel décor qui, finalement, n'est pas si différent de celui qu'ont connu nos ancêtres. De la charpente en bois d'eucalyptus pendent peaux de moutons et de lamas et paniers contenant les denrées alimentaires à protéger des cochons d'Inde et autres vermines. Tout est noir, recouvert d'une suie grasse qui forme des stalactites de poussière menaçant de tomber dans nos assiettes à chaque instant. C'est pourtant cette suie qui permet à la paille du toit de tenir bon et d'abriter la famille jusqu'à cinq années consécutives sans être remplacée.

Le soleil est à peine sorti de derrière la grosse hanche montagneuse qui nous porte qu'il faut monter aux champs. Crisostomo emporte avec lui une sorte de longue bêche en bois et en métal. Dans la maison de sa belle-mère, à 4000 mètres d'altitude, se trouvent les pommes de terre récoltées en mai et conservées dehors sous des couches de paille jusqu'à ce jour. Nous nous mettons tous au travail : il faut débarrasser les patates de leurs germes, puis les entasser sur une pièce de tissu que notre ami charge ensuite sur ses épaules, en plus de sa lourde bêche. Malgré l'altitude et le poids, le petit homme avance à toute allure, pressé d'arriver à son champ où il pourra soulager son dos. Toute la matinée, nous travaillons



sous les flocons rageurs qui ne nous lâchent qu'à l'heure du déjeuner, au moment où nous redescendons chez la belle-mère qui a préparé quelques chunos ainsi qu'une soupe. Chunos et morayas sont deux

contre du maïs, cultivé à plus basse altitude, de l'orge, de la quinoa (céréale andine très nutritive) et de la coca (cultivée entre 1000 et 2000 mètres). Ce système d'échanges existe depuis des centaines d'années :

jupe), gilets et châles. Paulina, comme tous les habitants de Huilloc, est vêtue tout de rouge. C'est la particularité de la région : les chroniques de premiers conquistadors racontent que chaque communauté avait son propre vêtement sous l'empire Inca, ce qui leur permettait d'être identifiées plus facilement (un peu comme une carte d'identité) ce qui explique la diversité vestimentaire du Pérou d'aujourd'hui.

La vie à Huilloc est d'une incroyable tranquillité, suivant la course du soleil. L'électricité permet cependant de rallonger un peu les journées au coin du feu. Dès que le soleil disparaît derrière le Salcantay, un vent glace se lève. Nous rentrons tous dans la masure, nous regroupant autour des gamelles pleines de patates qu'il faut éplucher et couper. Le chat observe les cochons d'Inde s'agiter sous son nez sans même se douter de ce qu'il manque : c'est un pur végétarien élevé à la meilleure soupe du monde.



Les petit et grand David

spécialités andines qui méritent une petite explication : les premiers sont des pommes de terre qui ont été mises à geler pendant les nuits d'hiver, puis laissées au soleil quelques jours et piétinées par les habitants qui exécutent cette tâche pieds nus (ce qui explique peut être l'odeur de fromage qui s'en dégage !). Les morayas, après avoir été mises à geler plusieurs nuits consécutives, sont placées dans l'eau 3 à 4 semaines pendant lesquelles elles perdent leur couleur. Dans les deux cas, les différentes étapes de préparation sont répétées plusieurs fois. Ces façons de préparer les pommes de terre sont en fait un moyen de les déshydrater, technique de conservation vieille de milliers d'années. Pour compléter leur alimentation, les habitants des hauteurs échangent leurs productions

c'est ainsi que les Incas parvenaient à avoir accès à toute sorte de produits, créant une interdépendance entre les habitants qui garantissait la stabilité des relations au sein du Tahuantinsuyu.

Quand nous rentrons à la maison, Paulina est assise dans la cour de terre battue, les pieds repliés sous son corps, la ceinture la reliant à son métier à tisser fixée dans le bas de son dos. Les femmes indigènes du Pérou sont de loin les meilleures tisseuses d'Amérique, capable d'exécuter des pièces d'une complexité étonnante. Non seulement elles filent la laine de leurs moutons et alpagas, mais elle la teignent ensuite avec des plantes et autres substances naturelles pour tisser une partie de leurs vêtements, jupes plissées (il faut au minimum 10 mètres de tissu pour une seule

La préparation du repas est l'occasion pour nous d'apprendre un peu de vocabulaire Quechua. Seul Crisostomo et sa fille aînée, qui est au collège, parlent castillan. Le reste de la famille, dont les autres enfants qui ne sont encore qu'à l'école primaire, communique dans sa langue maternelle, nous enseignant quelques mots utiles pour la suite, bien que chaque région ait ses nuances, voire son propre dialecte.

Je passe les après-midi suivantes assise au soleil contre le mur de la maison, filant de la laine de mouton avec un rouet de bois comme me l'a enseigné Paulina. Les voisines qui passent saluer la maîtresse de maison, elles-mêmes en train de filer, s'exclament en me voyant : Puchke ! ( elle file ! ), puis éclatent d'un rire de bonne humeur qui n'a rien à voir avec de la moquerie.

Nous assistons plus tard à la tonte des alpagas dans la région de l'Apu Ausangate, où le frère de notre guide Pedro vit avec sa famille à 4600 mètres d'altitude. Le mois de novembre étant le printemps de ce côté-ci de la terre, c'est la bonne période pour récolter la laine qui sera vendue environ 10 soles (2,5 euros) la livre aux grandes entreprises.

Notre passage dans cette région magnifique se solde par le baptême traditionnel du petit David, neveu de Pedro, que le grand David parraine, officialisant la chose en coupant une mèche de cheveux à l'enfant plus impressionné par sa grosse barbe que par son geste !

Notre séjour dans la région de Cusco se termine par un « pèlerinage » au Machu Picchu par le chemin de l'Inca, un itinéraire magnifique à travers la jungle froide peuplée de papillons et d'oiseux multicolores dont un colibri géant au plumage vert et bleu irisés. Les pierres du Machu Picchu ont une âme, c'est certain : celle des hommes qui l'ont bâti et qui vivent aujourd'hui au travers de leurs descendants et des témoignages qu'ils

ont laissés d'une époque dont

confiance et amour le long du



portrait de famille au Machu Picchu

on ne connaît presque rien. La magie du Pérou réside dans les mystères qui peuplent le pays et les cœurs de ceux qui y vivent, de ceux qui portent au fond d'eux-mêmes, dans leur mémoire cellulaire, la sagesse millénaire des générations antérieures qui ont vécu pour leur ouvrir la voie. Malgré les invasions, les guerres, les corruptions et les tentations, les peuples indigènes du Pérou sont pourtant restés fidèles à leur héritage, naviguant avec

le fleuve tranquille de la vie, conscients qu'ils seront eux-mêmes les légataires d'une culture, d'un mode de vie, d'une terre. Un exemple qui devrait nous tirer de notre dangereuse léthargie : quelle sera donc notre contribution au legs universel ?

A tous nos amis péruviens, Gracias, sulpaiki !

Nous tenons à remercier tout particulièrement Ricardo Valencia et son équipe de Tierra de los Andes (Daniel, Johan, Sonia Huaman, Faustino Champi, Sinon, Pedro Jancco, Crisostomo Sinchi et sa famille) pour leur aide inestimable et leur accueil ; Dania ; Patrick et son coca sour ; la famille Jancco ; Sharon ; Oscar Coyla ; Teodora et Carlos ; Mady Luz ; Sandrine et Olivier ; Yaco ; Tío Pepe alias Jose Reynes ; tous nos sponsors (dont la liste est en bas de page) et tous ceux qui ont permis à ce voyage d'exister.

## Nos sponsors :



Défi jeune (DDJS du Morbihan)

Praxis



ameriquenordsud@netcourrier.com

davidducoin@netcourrier.com

baudinjulie@hotmail.com

Julie BAUDIN  
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com